



HAL
open science

Des jeux d'usages d'une catégorie balkanique. La Transylvanie, un territoire aux marges des Balkans

Bianca Botea

► **To cite this version:**

Bianca Botea. Des jeux d'usages d'une catégorie balkanique. La Transylvanie, un territoire aux marges des Balkans. Civilisations, 2012. hal-03855997

HAL Id: hal-03855997

<https://hal.science/hal-03855997>

Submitted on 19 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Civilisations

Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines

60-2 | 2012

Être ou ne pas être balkanique

Des jeux d'usages d'une catégorie balkanique

La Transylvanie, un territoire aux marges des Balkans

Bianca Botea-Coulaud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/3015>

DOI : 10.4000/civilisations.3015

ISSN : 2032-0442

Éditeur

Institut de sociologie de l'Université Libre de Bruxelles

Édition imprimée

Date de publication : 27 juillet 2012

Pagination : 65-82

ISSN : 0009-8140

Référence électronique

Bianca Botea-Coulaud, « Des jeux d'usages d'une catégorie balkanique », *Civilisations* [En ligne], 60-2 | 2012, mis en ligne le 30 août 2015, consulté le 07 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/3015> ; DOI : 10.4000/civilisations.3015

Des jeux d'usages d'une catégorie balkanique
La Transylvanie, un territoire aux marges des Balkans

Bianca BOTEJA-COULAUD

Résumé : *La Transylvanie, espace situé géographiquement en marge des Balkans, questionne les frontières de cet espace et sa construction. S'appuyant sur une étude ethnologique menée dans cette région, cet article montre que la catégorie « balkanique » est réactivée dans le contexte de l'émergence des discours de régionalisation en Roumanie à partir des années 2000, et plus précisément du renouvellement du discours sur la Transylvanie. Mais au delà de sa position aux marges des Balkans, l'intérêt d'une étude de cas sur la Transylvanie est double. D'une part, sa construction en tant que catégorie performative et comme « espace à frontières » est une dimension à interroger aussi dans la construction des Balkans. D'autre part, les deux catégories convoquent la notion d'« aire culturelle ». Remettant en question la conception de la Transylvanie et des Balkans comme « aires culturelles », je propose de penser ces espaces en privilégiant une perspective dynamique et pragmatique plutôt qu'essentialiste et culturaliste.*

Mots-clés : territoire, frontières, régionalisme, ethnicité, Europe, Balkans.

Abstract: *Transylvania, with its location on the geographical fringe of the Balkans, raises many questions about the boundaries of this geographical space and its social construction. Based on anthropological research conducted in different locations in Transylvania, this article shows that the category "Balkan" has been reactivated in the context of the discourse of regionalization in Romania, and more precisely with the renewal of a discourse concerning Transylvania after 2000. Beyond its location at the edges of the Balkans, Transylvania is indeed interesting as a case study from two points of view. On the one hand as this space is a performative category and a "frontier space", we could note the similarity with the Balkans area itself, as a whole. On the other hand the two categories, both "Balkan" and "Transylvanian," often raise the question of the conceptualization of "culture areas". Criticizing this conception, I propose to analyze these two categories from a dynamic and pragmatic approach rather than in an essentialist and culturalist perspective.*

Keywords: territory, boundaries, regionalism, ethnicity, Europe, Balkans.

Une des manières de discuter de l'espace et de l'« unité balkanique », c'est de questionner ses frontières. Interroger l'espace balkanique (géographique, social et symbolique) à ses marges permet en effet de mieux comprendre les mécanismes de sa production, ainsi que de juger de la pertinence et de l'usage d'une catégorie qui renverrait à un espace idiosyncrasique et désignerait une « aire culturelle ». Cette analyse sera menée ici à partir d'une étude menée en Roumanie et plus précisément en Transylvanie.

Les cas de la Roumanie, ainsi que de la Croatie, de la Slovénie et de la Turquie, sont intéressants pour questionner les frontières de l'espace balkanique, car l'inclusion de ces pays dans les Balkans a fait et fait encore débat. L'ouvrage de Maria Todorova (1997) nous montre bien les controverses autour des frontières de cet espace entre divers géographes, historiens, personnalités publiques, etc. Pour la Roumanie, certains géographes n'ont situé qu'une partie très restreinte de ce pays (la Dobrogea) dans l'espace géographique balkanique, justifiant que ce dernier était délimité au nord par le Danube. D'autres auteurs, en grande partie historiens, prenant en compte aussi des critères géopolitiques, historiques et culturels dans la délimitation des Balkans, y ont intégré entièrement la Roumanie. Mais ce traitement unitaire du pays a lui aussi ses limites, surtout si on porte la discussion sur un plan historique. Par exemple, la Roumanie de 1918 était un « pays de pays » intégrant des régions aux profils culturels très divers, appartenant jusqu'alors à des empires différents. Cette diversité a profondément marqué et mis en question le profil unitaire du pays non seulement dans la période de l'entre-deux-guerres, mais aussi longtemps après. Aujourd'hui encore, des mobilisations de type régionaliste peuvent être observées, comme nous le verrons par rapport à la Transylvanie. Les références régionalistes ne manquent pas dans les imaginaires sociaux des habitants du pays, et sont mobilisées de temps à autre dans des blagues et des rhétoriques de la pratique quotidienne.

Je ne me propose pas ici de revenir sur ces débats historiques relatifs à l'appartenance de la Roumanie, en totalité ou pas, aux Balkans. Il sera plutôt question de montrer que la signification de cette catégorie (Balkans) est à discuter à partir de ses usages dans la pratique sociale, de ses négociations par des acteurs divers (y compris les scientifiques). Dans cette perspective, cet article offre une analyse des usages et des réactivations de la catégorie « Balkans » en Roumanie dans le contexte d'un renouvellement du discours sur la Transylvanie.

Les analyses que je propose ici sont issues des recherches menées dans la ville de Cluj-Napoca¹. Considérée comme la capitale culturelle des Hongrois de Roumanie, cette ville porte l'empreinte d'une compétition roumano-hongroise (notamment au niveau des élites), qui s'est cristallisée à l'époque d'émergence des idéologies nationales en Europe, et qui y est depuis lors toujours restée présente. Cette recherche a porté sur la construction sociale et politique de ce territoire à travers quelques lieux

1. La recherche intensive de terrain s'est déroulée à Cluj-Napoca entre 2001 et 2005, et a depuis lors été suivie de réactualisations ponctuelles. Des observations et des entretiens effectués dans d'autres villes et villages de Transylvanie, et à Budapest en Hongrie (principalement dans le *Musée National Hongrois* et au festival du *Carnaval du Danube*) ont apporté des éclairages supplémentaires aux phénomènes observés à Cluj-Napoca.

emblématiques de l'expression de cette compétition : des musées et plus largement des politiques patrimoniales, quelques fêtes et des mobilisations associatives. Mes interlocuteurs ont été principalement des acteurs de projets ou des personnes impliquées dans les différents organismes que j'ai analysés dans une perspective ethnologique. En outre, des entretiens avec les publics des musées, ainsi qu'avec des artistes, des artisans ou des participants aux différentes fêtes ont aussi été menés.

L'intérêt de l'exemple transylvain pour une discussion de l'espace balkanique repose sur plusieurs dimensions qui seront développées ici. De manière générale, comme cela a été énoncé précédemment, par son caractère d'espace périphérique situé en marge des Balkans et par la tension entre inclusion et exclusion de cet espace, la Transylvanie questionne les frontières et la construction de l'espace balkanique. En partant d'une analyse de la construction sociale du territoire de la Transylvanie, cet article suggère une proximité entre les mécanismes de production de la « Transylvanie » et des « Balkans ». Dans une première partie de l'article, je montrerai que la performativité de la catégorie « Transylvanie » s'appuie sur une triple dimension de la frontière et je formulerai l'hypothèse que ce mécanisme est à interroger aussi dans la construction des « Balkans » et la performativité de cette catégorie. Dans une deuxième partie, j'apporterai quelques arguments pour soutenir cette hypothèse en partant de l'exemple des usages de la catégorie « Balkans » dans le renouvellement du discours sur la Transylvanie, à travers des mobilisations de type régionaliste. Enfin, la discussion sur les deux espaces appelle à un retour et à une approche critique d'une conception des territoires basée sur l'idée d'« aire culturelle », et invite à une analyse plus dynamique de ces espaces à partir d'une posture situationnelle et pragmatique.

Territoires à frontières

La Transylvanie ou, selon ses différentes autres appellations *Ardealul*, *Transilvania*, *Erdély*, *Siebenbürgen*, est une province historique de la Roumanie qui a autrefois fait partie du royaume hongrois et de l'Empire des Habsbourg. Intégré successivement dans son histoire à des entités politiques distinctes, ce territoire a connu une histoire mouvementée qui se donne à voir au niveau de la mobilité de ses frontières, physiques ou symboliques. Rappelons que ce qu'on nomme aujourd'hui la Transylvanie est le territoire désigné comme tel après 1918, date de son incorporation à l'État roumain. Ce territoire est un espace géographique plus vaste que la Transylvanie dite « historique » (du royaume hongrois et de l'Empire des Habsbourg).

Pendant longtemps la question de la révision des frontières et du retour au passé fut une obsession récurrente dans les rhétoriques publiques et les imaginaires sociaux en Roumanie. Tout Roumain a entendu ou déclaré au moins une fois dans sa vie que les « Hongrois veulent la Transylvanie ». Mais aujourd'hui, à l'heure de l'intégration européenne de la Roumanie et de la Hongrie, ce retour au passé et la modification de la frontière ne sont plus d'actualité. Ainsi, « sans qu'un réel problème de la Transylvanie existe » (Turda 2001 : 204), ce territoire est convoqué de manière récurrente dans les discours publics en Roumanie en tant que territoire problématique². Notons aussi que

2. Depuis ces dernières années, le problème se déplace de plus en plus de la Transylvanie vers le seul Pays des Sicules (*Tinutul Secuiesc*), territoire à majorité hongroise mais dont les contours restent

la Transylvanie est devenue une catégorie forte des discours et un élément vif des imaginaires, malgré le caractère mobile de ses frontières et malgré l'absence d'une assise administrative récente concernant ce territoire³.

Pour résumer, peu d'éléments donnent un contour et une existence discrète et continue historiquement et culturellement à la Transylvanie, et malgré cela elle n'en est pas moins vécue comme un territoire réel. Nous pouvons ainsi nous interroger sur les mécanismes par lesquels cette catégorie devient performative. Toutes proportions gardées, une similarité avec l'espace balkanique, et avec certains mécanismes de sa construction pourrait dès lors être dessinée. Les Balkans constituent en effet eux aussi un espace physique aux frontières floues, mais une catégorie d'imaginaires, de discours et d'actions fortement investie symboliquement et socialement.

J'analyserai dans cette partie trois dimensions de la frontière présentes dans la construction de la Transylvanie en tant que catégorie performative, mécanismes qu'il serait intéressant d'explorer aussi pour le cas des « Balkans ». Tout d'abord il convient de noter que la Transylvanie a été dans son histoire et jusqu'à nos jours, aux niveaux local, régional, national et transnational, un lieu riche d'expression et de production des imaginaires collectifs. Au-delà des frontières du pays, elle fut souvent perçue – et c'est encore le cas aujourd'hui – comme un espace archaïque et idyllique ou comme un lieu de fantasmes et de contes. Au sein même du pays, elle est pensée par certains comme une région relativement prospère au regard du reste de la Roumanie, en raison de sa supposée appartenance historique à *l'Europe centrale*. Pour d'autres, au contraire, elle est une région plutôt pauvre car proche des *Balkans*. Par ailleurs, par son caractère multiethnique et multiconfessionnel, elle renvoie pour certains à un lieu de tension entre les différentes populations ou communautés. Pour d'autres, au contraire, elle renvoie à une terre de cohabitation harmonieuse et exemplaire dans une région considérée parfois comme la « poudrière de l'Europe ».

La Transylvanie semble donc être une chose et son contraire. En cela elle présente les mêmes caractéristiques que les Balkans, espace auquel elle est ou non rattachée. Selon Maria Todorova, les Balkans et le *balkanisme* sont construits plutôt à partir du principe de l'ambiguïté que du principe de l'opposition, ce dernier étant au cœur de l'*orientalisme* (Saïd 1980), de la construction de l'Orient comme altérité de l'Occident. Comme le notait William Miller cité par Todorova : « la péninsule balkanique est, de manière générale, la terre des contradictions. Tout est l'exact opposé de ce qui est normalement censé être. » (Miller in Todorova 1997 : 17).

En fait, la richesse des approches et des récits sur la *Transylvanie* dont je n'ai évoqué ici que quelques éléments, est à considérer en lien étroit avec une triple dimension de la frontière : la Transylvanie est à la fois un territoire géographiquement *frontalier*, un « territoire-frontière » et un *territoire à frontières*.

flous. Sous-région de la Transylvanie, ce territoire concentre les controverses liées à celle-ci et devient emblématique de la dispute historique autour de la Transylvanie et de sa gestion culturelle et politique.

3. L'existence d'un territoire administratif de la Transylvanie concerne uniquement la période de la Principauté de Transylvanie (1526-1867) et quelques années durant l'entre-deux-guerres (1929-1931). Cependant, d'une époque à une autre, la Transylvanie ne désigne pas le même espace géographique.

Territoire frontalier d'un point de vue géographique, la Transylvanie a été dans son histoire située aux frontières des deux empires, austro-hongrois et ottoman (tout en étant intégrée plutôt au premier), aux frontières des deux États voisins, la Roumanie et la Hongrie, et enfin aux frontières des deux Europe, l'une qui intègre l'Union européenne et l'autre qui reste à ses portes⁴. Aujourd'hui, cette position frontalière de la Transylvanie et son lien historique avec le territoire de la Hongrie permettent aux habitants de Cluj-Napoca, et surtout aux magyarophones, de jouer de cette position géographique frontalière, à travers des pratiques de mobilité (de travail, de formation, de tourisme, pour des liens familiaux, etc.). Mais les déplacements s'effectuent aussi en sens inverse par exemple pour des raisons de tourisme mémoriel. Des touristes de Hongrie visitent le territoire de la Transylvanie, cette « terre hongroise perdue », autour de laquelle sont produits des discours parfois ambivalents : d'une part, idéalisant l'« authenticité » de ce haut-lieu de la « magyarité », et d'autre part, considérant les Magyars de Transylvanie comme une altérité, finalement comme des « Roumains », renvoyés à l'univers à contours vagues des Balkans. Ces deux positionnements ne se retrouvent pas forcément dans les discours des mêmes personnes.

Deuxièmement, outre le fait d'être un espace frontalier, la Transylvanie peut être considérée comme un « territoire-frontière » pour reprendre la formule de Joël Kotek (1996), lequel utilisait cette notion pour faire référence à un territoire controversé, « situé à la charnière d'ensembles ethniques ou idéologiques ». Kotek note que tout territoire frontalier ne prend pas forcément l'aspect d'un territoire-frontière. Les villes de Strasbourg et de Lille sont ici des bonnes illustrations pour le cas de la France. En revanche, des villes situées géographiquement au centre d'un pays peuvent être des territoires-frontière, comme par exemple la ville de Cluj en Roumanie.

La Transylvanie réunit quant à elle les deux caractéristiques. Elle est à la fois un territoire frontalier et un territoire disputé historiquement entre deux États voisins et entre les élites locales roumaines et hongroises quant à la gestion en commun de ce territoire.

Mais loin de se réduire à des controverses existantes au niveau des élites et des acteurs institutionnels ou associatifs, la Transylvanie apparaît de temps à autres comme une catégorie-problème aussi dans les pratiques et les discours des individus ordinaires. Comme le précisait Enikő Magyari-Vincze (1997 : 197), « tout au long de l'existence magyaro-roumaine, la Transylvanie est devenue une catégorie centrale, partagée par les deux parties, mais de manières différentes ». Selon l'auteure, le débat sur ce territoire a joué un rôle important dans l'ethnisation des groupes, pour chacun d'entre eux la Transylvanie étant personnifiée et naturalisée comme *leur* « terre sacrée ». Dans la négociation de cet espace, deux visions exclusives, roumaine et hongroise, pourraient ainsi être distinguées. Même si, comme nous le verrons plus loin, nous ne pouvons pas réduire la complexité des pratiques de la cohabitation et des lectures du territoire de la Transylvanie à une question d'ethnisation, ce phénomène et des pratiques nationalistes s'expriment fortement dans de nombreux espaces de la ville de Cluj-Napoca et autour de nombreux sujets. Ainsi, à titre d'exemple, comme je

4. La Roumanie fait partie de l'UE depuis 2007. La Serbie, voisine avec le Banat (partie sud-ouest de la Transylvanie), reste en dehors de l'UE.

le montre ailleurs (Botea 2005), des pratiques patrimoniales des plus variées révèlent de nombreux phénomènes d'ethnisation et de compétition roumano-hongroise depuis la fin du XIX^e siècle et jusqu'à nos jours, plus accentués à certaines périodes⁵. Ces pratiques patrimoniales concernent par exemple les objets de musée, les statues et les monuments de la ville, les plaques commémoratives, le patrimoine musical et de danse folklorique, ou les pratiques linguistiques en lien avec les inscriptions publiques (des noms de rue notamment).

Indépendamment toutefois de ces usages conflictuels auxquels elle renvoie, la notion de « territoire-frontière », s'appuyant ou non sur les mécanismes de l'ethnité⁶, doit s'éloigner d'une perspective essentialiste qui considérerait le caractère controversé et disputé d'un territoire comme une qualité intrinsèque, atemporelle de celui-ci. Une autre erreur est celle d'expliquer le caractère conflictuel d'un espace par l'existence des groupes ethniques ou idéologiques en compétition, groupes compris comme entités discrètes, données en soi. L'ethnité advient dans la pratique sociale, comme l'ont montré Fredrik Barth et bien d'autres après lui. La caractéristique de « territoire-frontière » de la Transylvanie se définit dès lors dans la situation et dans la pratique sociale. Nombreuses restent les situations où les habitants de Transylvanie ne se pensent pas à partir des catégories ethniques. À Cluj-Napoca, malgré des politiques nationalistes fortes de destruction d'un haut-lieu de mémoire hongrois de la ville, la Place de l'Union, celle-ci n'est pas un lieu ethnisé. De la même manière, l'imposante statue du roi Mathias Corvin située sur la place, a souvent été évoquée par mes interlocuteurs, indépendamment des affiliations ethniques, comme un lieu très représentatif pour la ville. À Cluj, j'ai observé que l'ethnisation est très forte notamment au sein des réseaux institutionnels et associatifs. Mais de nombreux espaces échappent à la segmentation, par exemple les espaces de la « ville souterraine » (des bars et des clubs), comme l'a montré Marius Lazar (2003). D'autres ont aussi mis en évidence le caractère « intermittent » de l'ethnité dans les pratiques de la vie ordinaire à Cluj, phénomène plus accentué au sein des élites et populations plus éduquées (Feischmidt 2003, Brubaker *et al.* 2007).

Par conséquent, loin d'être des espaces qui *reflètent* des phénomènes de segmentation interne *déjà-là* (ethniques ou idéologiques), des espaces comme la Transylvanie ou les Balkans peuvent devenir des « territoires-frontières » dans la pratique de partage et de cohabitation.

Une distinction entre *espace* et *territoire* est sans doute utile ici. De nombreux géographes distinguent ces deux notions, le territoire étant considéré comme un espace vécu (Raffestin 1992 : 169). Pour Octavian Groza (2003 : 6), « ce qui donne un sens territorial à l'espace est (...) une tentative de maîtrise, d'un point de vue administratif ou symbolique, de cette étendue initiale » qu'est l'espace. Selon cette distinction, la Transylvanie et les Balkans en tant que territoires deviennent pour les

5. La période 1992-2004 reste une référence dans l'histoire de la ville de Cluj-Napoca pour les politiques nationalistes roumaines très agressives à l'égard du patrimoine de la ville, entreprises à l'initiative du maire Funar de l'époque.

6. La ville de Berlin du temps de sa division entre la RDA et la RFA est un exemple intéressant de ville-frontière où les mécanismes de l'ethnité étaient peu opérants.

individus des supports de construction des différenciations culturelles, des supports qui permettent aux groupes d'exister en tant qu'entités collectives se différenciant des autres. Ces espaces sont ainsi des *territoires à frontières*, ils ont un potentiel de production des frontières sociales et symboliques. Ainsi, si les frontières ethniques sont très présentes dans les discours et pratiques concernant la Transylvanie, d'autres frontières sont produites autour de cet espace.

La chaîne des Carpates, qui sépare la Transylvanie du reste de la Roumanie, est un élément important dans cette géographie symbolique de la région. Elle est considérée selon certaines interprétations (j'y reviendrai plus loin) comme une frontière *naturelle* entre des zones perçues comme culturellement distinctes. Ce positionnement géographique doublé d'un héritage historique ferait de la Transylvanie un territoire délimitant l'*Europe centrale* des *Balkans*, et renvoyé tantôt au premier espace, tantôt au second. Malgré le caractère indéfini de ces deux espaces (*Europe centrale* et *Balkans*), en tant qu'entités discrètes, idiosyncrasiques, ils arrivent à être vécus comme des catégories réelles dans la pratique des individus et dans le processus de légitimation des différents groupes. En Hongrie, la Transylvanie est souvent perçue comme la sœur pauvre de l'*est* car proche des *Balkans*. En Transylvanie, on rencontre des phénomènes d'identification à l'*Europe centrale*, et de distanciation par rapport au sud « balkanisé » de la Roumanie.

Cette triple dimension de la frontière observée pour le cas de la Transylvanie fait de cet espace une catégorie symbolique qui est manipulée dans différents discours dans la rhétorique publique et des pratiques ordinaires. Ces usages réactualisent et remettent en circulation la Transylvanie en tant que catégorie, renforcent son caractère symbolique.

Une analyse des Balkans selon cette problématique de la frontière (et cette triple dimension) éclairerait sans nul doute la construction de cet espace. Maria Todorova (1997) définissait ainsi l'espace balkanique comme un « soi incomplet » (*incomplete self*) plutôt que comme un « autre incomplet » (*incomplete other*). Cette notion rappelle sa position de zone médiane, d'espace de frontière entre un monde chrétien et un monde musulman, ce dernier étant véritablement celui de l'altérité, alors que les Balkans resteraient du côté de la chrétienté et de l'Europe, même si de rite oriental. Les Balkans sont ainsi envisagés comme un espace de transition, et en cela un « soi incomplet ».

Utilisée souvent en tant que *territoire à frontières* lorsqu'il s'agit d'activer des différenciations culturelles et de classer le monde selon des distinctions entre « nous » et « eux », la catégorie balkanique est produite et réitérée à partir de ces différents usages. Toutefois, comme rien ne semble justifier le fait de parler d'une identité et d'une culture balkanique existantes en soi – historiquement rien ne nous légitime à en parler ainsi (Todorova 2004) – je questionnerai le sens de la catégorie Balkans à partir d'une perspective situationnelle et pragmatique. Autrement dit, il s'agirait de considérer l'existence de cet espace non pas dans les termes de l'« être ou ne pas être balkanique » mais dans les termes du « quand » et du « comment » on se présente ainsi, ce qui revient à interroger les conditions de mobilisation de cette catégorie. J'analyserai par la suite l'utilisation de la catégorie balkanique dans l'émergence d'un nouveau discours sur la Transylvanie.

De l'usage des « Balkans » en Transylvanie

La Transylvanie est, de temps à autre, un sujet qui divise et ethnicise, et les initiatives de mise en commun autour d'un discours transylvain transethnique sont très rares (voire inexistantes) dans l'histoire de cette région. L'utilisation de la Transylvanie dans la rhétorique publique de Roumanie est en grande partie liée à sa caractéristique de « territoire-frontière », évoquant donc la dimension problématique de ce territoire dans le cadre des relations roumano-hongroises.

Mais on peut aussi chercher les nouveaux lieux où se donnent à voir des initiatives à travers lesquelles se produisent d'autres discours et imaginaires de ce territoire, et se pratique une autre Transylvanie. Une initiative significative allant dans ce sens est à noter. Elle a débuté en 2001, portée par un mouvement intellectuel (le groupe *Provincia*) et associatif (la *Ligue ProEuropa*) dont l'objectif a d'emblée été la construction d'un projet commun roumano-hongrois de redéfinition de la Transylvanie, dans le cadre d'une réflexion plus large sur la régionalisation et la décentralisation du pays. Ces deux acteurs se sont proposés d'aller au-delà d'une lecture ethnicisée de la Transylvanie et de rendre visible, sur la scène publique, un espace transylvain des interférences culturelles et des complémentarités. Ce mouvement réunit notamment des écrivains, des journalistes, des politologues, des sociologues, des historiens, se disant par ailleurs Roumains, Hongrois ou Allemands, mais aussi Transylvains.

Cette initiative de coopération roumano-hongroise qui ambitionne de construire une *autre* Transylvanie est une première dans l'histoire de la région. Elle émerge dans le contexte de l'élargissement européen et s'appuie sur les idées de l'Europe des régions. La présentation du projet *Provincia* comme un projet inscrit au cœur des problématiques européennes a été, dans la période antérieure à l'intégration de la Roumanie à l'UE, un argument puissant contre les discours nationalistes et les réactions hostiles par rapport à ce projet de la part du pouvoir, des médias et d'une partie de la population au début des années 2000. « Celui qui parle de la Transylvanie est quelque part suspecté de vouloir refaire son histoire, retracer les frontières », écrivait Enikő Magyary-Vincze (1997) et la remarque reste encore valable. Dans ce contexte et comme l'affirme l'un des mes interlocuteurs de *Provincia* :

Poser la question de la Transylvanie dans le contexte européen était quelque part le lien entre nous tous. L'Europe était autre chose. Elle n'avait ni des intérêts révisionnistes, ni nationaux. Elle était comme un arbitre qui se taisait et qui observait et qui, à un moment donné, a montré le fanion.

Ce qui a animé les membres de *Provincia* autour de cette initiative a été le sentiment de leur appartenance commune à un espace transylvain, un espace qui leur apparaissait comme singulier. Deux idées ont constitué le moteur principal de ces actions : d'une part, l'idée que « *la Transylvanie représente autre chose* », comme de nombreux membres du groupe l'affirment, et d'autre part que cette « spécificité transylvaine » n'est pas véritablement reconnue et prise en compte.

Deux dimensions sont centrales et récurrentes dans ce discours : la construction de la singularité transylvaine en opposition avec le « sud » de la Roumanie et comme espace de la diversité culturelle et des interférences interculturelles. Un des premiers textes qui signe les débuts du mouvement *Provincia*, texte intitulé *La question*

*transylvaine*⁷, se veut un appel à débat entre intellectuels roumains et hongrois principalement de Roumanie, mais aussi de Hongrie, autour de la question de la régionalisation de la Transylvanie.

Dans ce texte, l'auteur formule l'idée de l'existence d'une Transylvanie comme espace différentiel, entité discrète et homogène, en raison de son héritage historique par son appartenance à l'*Europe centrale*. Cet héritage lui conférerait de la singularité par rapport au reste de la Roumanie et cette différenciation s'exprimerait aux niveaux économique et culturel. Par sa position géographique et géopolitique et son appartenance historique à l'*Europe centrale*, la Transylvanie aurait un rôle civilisateur à jouer envers le reste de la Roumanie. Dans ce texte, nous retrouvons les idées controversées de Samuel Huntington (1966) sur le *choc des civilisations*. Par son histoire, la Transylvanie se situerait sur la frontière qui départagerait le monde chrétien *occidental* de la chrétienté *orientale* et du monde musulman auquel le reste de la Roumanie se rattacherait. Une des idées principales du texte est le fait qu'au regard de son rôle géopolitique et dans le contexte de l'intégration européenne, la Transylvanie devrait être considérée comme la « locomotive » de l'intégration de la Roumanie dans les structures européennes. La spécificité culturelle et une certaine prospérité économique évoquées par rapport à cet espace, sont des idées plus anciennes, déjà présentes dans l'entre-deux-guerres dans le discours des élites politiques et intellectuelles roumaines et hongroises de la région. Cette richesse de la Transylvanie, surtout sa prospérité au moment de son rattachement à la Roumanie, ainsi que sa spécificité culturelle, sont perçues comme des éléments d'une mémoire locale et régionale que le centralisme étatique aurait censuré. Les actions de *Provincia* s'inscrivent indirectement dans la défense d'une mémoire et d'une identité culturelles qui auraient été forgées dans l'histoire et qui seraient présentes encore aujourd'hui.

Au-delà du cas de la Roumanie, un discours de proximité vis-à-vis de l'*Occident* et d'éloignement des *Balkans* est une référence récurrente dans le discours des élites des différents pays de l'ancien bloc soviétique après 1990 et ce discours se retrouve aussi dans les stratégies de différenciation des individus ordinaires. Proche de l'« orientalisme » décrit par Said (1978), ce phénomène a été observé dans différents pays du sud-est européen par plusieurs auteurs comme par exemple Todorova (1997), Bakić-Hayden et Hayden (1992, 1995), Antohi (2002), Turda (2001), Neofotistos (2008). M. Bakić-Hayden et R. Hayden mettaient en lumière le phénomène de « nesting orientalism » suggérant, à partir de l'exemple de l'ex-Yougoslavie, que les groupes ethniques du sud-est européen avaient tendance à s'identifier eux-mêmes comme proches de l'« Occident » et à désigner les autres groupes ethniques comme des altérités renvoyées à l'« Orient ».

Les mécanismes du « balkanisme » (Todorova) et de l'« orientalisme » observés au sein de cette région d'Europe font référence à des processus de différenciation soit au sein d'un pays (entre différentes régions ou groupes), soit entre des pays voisins

7. Ce texte a été publié pour la première fois dans la revue de politologie magyarophone *Magyar Kisebbség* (3-4/1997), puis repris dans la publication éditée par la *Ligue ProEuropa, Altera* (8/1998). Ensuite, il est paru dans un ouvrage publié à Bucarest, en langue roumaine, qui a rassemblé les réactions d'autres auteurs de la scène intellectuelle et académique de Roumanie et de sa diaspora (Andreescu et Molnar 1999).

(les Roumains sont considérés comme les voisins « balkaniques » des Hongrois, les Bulgares sont les voisins « balkaniques » des Roumains, etc.).

Un *orientalisme interne* se rencontre par exemple en Transylvanie. Comme le remarquait Marius Turda (2001), en rejetant les *Balkans* de l'autre côté des Carpates, on se réserve à soi en tant que « Transylvains » une appartenance à l'*Europe centrale*.

Le rôle des Carpates est ici très important, faisant office de frontière « naturelle » avec l'espace *balkanique*. Mais d'autres interprétations de la chaîne carpatique existent. Du côté de l'idéologie nationale hongroise, la chaîne carpatique est conçue comme une nette séparation entre la Transylvanie et le reste de la Roumanie, interprétation qui fait de la Transylvanie soit une entité géographique et symbolique indépendante, soit une région rattachée au bassin des Carpates et située au cœur de la nation hongroise. La version officielle de l'historiographie roumaine, reprise dans les manuels scolaires, est différente : les Carpates n'ont pas un rôle de séparation, mais d'unification : ils forment l'épine dorsale de l'*organisme* roumain dont le cœur est justement la Transylvanie, de laquelle partent toutes les rivières qui arrosent les autres régions du pays.

Dans le projet de *Provincia*, la lecture des Carpates comme frontière forte qui sépare est réactivée. Au-delà des actions de ce groupe, l'idée que la Transylvanie est un espace singulier, plus prospère et plus civilisé, plus proche de Budapest et de Vienne que de Bucarest, est un élément commun aux discours et représentations des élites et des individus ordinaires. Un de mes interlocuteurs de Cluj, secrétaire de rédaction à une revue littéraire locale, affirmait :

Il est certain que la Transylvanie est depuis toujours autre chose. Petru Groza⁸, arrivant au gouvernement de Bucarest directement après sa visite au gouvernement de Budapest, était étonné qu'il n'y ait même pas de scuiptoare (crachoir). Ici [à Bucarest], on crachait par terre...

Au niveau de certaines pratiques urbaines, comme par exemple les *graffiti* de la ville, la distanciation à l'égard, voire le rejet du « sud » de la Roumanie est très manifeste. Une série de graffitis et d'inscriptions sur le stade (ancien) de Cluj relèvent de ce phénomène, lequel peut aussi être observé ailleurs dans la ville :

« Patriotes locaux / Contre les sudistes parasites », « 'U' supérieurs pour toujours/ AntiBucarest/ AntiTous », « Sudistes de merde », « Bucarest, Mitici ».

La figure de *Mitica* est récurrente dans cette opposition entre « nous » et « eux ». À l'origine, *Mitica* est un personnage caricatural des pièces de théâtre d'I.L. Caragiale, écrivain de langue roumaine de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. *Mitica* et d'autres personnages de Caragiale – *Lache*, *Mache* et *Costica* – sont les prototypes de la petite bourgeoisie bucarestoise, dont les traits de caractère et les comportements douteux les rapprochent des couches populaires urbaines de la capitale et des autres villes des Balkans (Zarifopol 1988). Provenant du nom propre *Mitica*, associé à

8. Petru Groza, homme politique originaire de Transylvanie (1944-1958) a occupé successivement les fonctions de ministre, de premier ministre et de président de la Roumanie.

une « personne superficielle et pas sérieuse »⁹, cette appellation est utilisée de nos jours pour désigner les Bucarestois, renvoyés plus largement à un espace balkanique dévalorisant.

Pour revenir aux discours portés par *Provincia*, les membres de ce réseau n'entrent pas sur ce terrain frontal du rejet de l'autre. Les idées de Huntington formulées dans un texte de leurs débuts, servent plutôt à la justification d'une initiative autour d'un projet transylvain, à une image valorisée de la Transylvanie en tant que « locomotive » pour la Roumanie dans le processus d'intégration européenne. Cette image de « locomotive » de la Transylvanie renvoie à un mécanisme en quelque sorte similaire observé en Macédoine par Vasiliki Neofotistos (2008). Aux yeux des différents habitants de Skopje, la Macédoine apparaît comme une altérité au sein des Balkans (« the Balkans' Other within »). Autrement dit, elle est un espace interstitiel, ni complètement « balkanique » – car la Macédoine aurait échappé à la violence et elle aurait adhéré depuis 2001 au dialogue interethnique – ni « européen » ou « occidental » car pas encore membre de l'OTAN ou de l'UE. Cependant par le fait de ne pas être *totalem*ent « balkanique », la Macédoine aurait le potentiel de devenir « occidentale ». Dans la lecture de *Provincia*, la Transylvanie est elle aussi construite comme un espace interstitiel. Mais à la différence de la Macédoine, elle est davantage pensée aux marges (et à l'extérieur des Balkans) plutôt que comme une « altérité interne » à ceux-ci.

Une autre similarité entre la Transylvanie et la Macédoine est leur construction comme une oasis de paix dans une région « balkanisée » de divisions et de violences. Dans les discours de *Provincia*, la Transylvanie apparaît comme le berceau *illo tempore* de la diversité culturelle et de la cohabitation harmonieuse entre Roumains, Hongrois et Allemands. Cependant, les références aux Roms, numériquement plus nombreux aujourd'hui en *Transylvanie* que les Allemands, sont rares voire inexistantes, ou laissent entendre qu'ils ne font pas partie de cette spécificité transylvaine. De la même manière, aucune référence n'est faite aux populations immigrées en provenance d'autres provinces historiques de la Roumanie, ou aux phénomènes de mixité interethnique ou de transculturalité.

Les paroles performatives de *Provincia* laissent souvent entendre que cette distinction culturelle transylvaine repose sur l'existence d'un ensemble statique d'éléments culturels substantiels, un *noyau dur* qui aurait peu changé malgré l'histoire et malgré les politiques d'homogénéisation culturelle et politique du pays, imposées par les différents régimes politiques depuis l'émergence des États-nations jusqu'à la chute du régime dictatorial en 1989. Certaines critiques ont existé au sein même de *Provincia* par rapport à cette vision unitaire et homogène de la Transylvanie. Il est intéressant de mentionner ici quelques répliques données à ces opposants. Un membre du groupe qui manifestait son scepticisme à l'idée d'une cohérence culturelle de la Transylvanie fut traité de personne « endoctrinée » par les décennies de nationalisme communiste et d'idéologie homogénéisante (opposée à toute forme de régionalisme). Interpellée moi-même sur mon terrain de recherche par les participants aux forums organisés par *Provincia* sur cette dimension, et sans pouvoir échapper à cette inversion

9. Cf. Dictionnaire explicatif de la langue roumaine, 1998.

des rôles dans l'enquête, j'avais proposé d'interroger, avant d'affirmer, l'existence d'une Transylvanie et de sa spécificité. Une personne du public a réagi sur un ton un peu étonné à ma proposition et à ma question :

Vous demandez "Qu'est-ce que la Transylvanie ? " Comment ça ? Vous ne savez vraiment pas ce qu'est la Transylvanie ? Il y a encore besoin de se poser cette question ?

Finalement, même si certains discours critiques à l'adresse de l'unité de ce territoire ont existé au sein de *Provincia*, le registre politique des actions (faire émerger un courant d'idée dans l'opinion publique) a pris le dessus par rapport à une parole critique, voire scientifique. Un des membres du groupe explique :

Un jour un de nos collègues nous a dit : "Attendez les gars, la Transylvanie n'existe pas ! Elle est une fiction, un produit de l'imagination. Il existe seulement différentes composantes : Le Pays de Fagaras, le Pays de Oas, Crisana¹⁰." Il avait raison, il existe une diversité interne. Mais je crois qu'on serait entré dans des détails qui n'étaient pas fonctionnels de notre point de vue, du point de vue du marketing du problème. Commencer à expliquer aux gens des choses comme telles, entrer dans ces détails !? Donc il était plus simple de parler comme ça de "Transylvanie".

Concernant les identifications des individus de mon terrain à un groupe ou à un autre, en particulier « transylvain », elles sont mouvantes et stratégiques. Les mêmes individus dessinent tantôt des configurations et des réseaux d'action en mobilisant le registre des identités nationales (ils se disent et se comportent en tant que Roumains, Hongrois, etc.), tantôt celui du régionalisme. Dans ce dernier cas, ils se définissent comme transylvains et actualisent certains usages des Balkans dans leurs différenciations culturelles par rapport au « sud » de la Roumanie.

Cette perspective situationnelle et pragmatique est présente aussi dans l'approche de Neofotistos lorsque l'auteur montre que le principe du « nesting orientalism » peut renvoyer à une dynamique et à un changement des positionnements, par exemple lorsque l'utilisation à connotation négative de la catégorie balkanique est remplacée par une connotation positive. L'auteur montre que dans certains cas ses interlocuteurs macédoniens et albanais font un usage positif des Balkans. Ces derniers renvoient alors à un espace où l'équilibre entre le temps du travail, le loisir et le temps familial est possible. À cette « mentalité balkanique » les individus rattachent un espace géographique assez diffus, incluant aussi la Turquie, la Grèce et la Bulgarie. Cependant, à partir du conflit de 2001¹¹, les « Balkans » semblent acquérir un sens nouveau auprès des mêmes interlocuteurs, cette catégorie est désormais associée à un espace plus précis et réduit, l'ex-Yougoslavie, et à un monde « resté en retard ». Cette dimension dynamique de la construction des catégories spatiales discutées ici,

10. L'énumération concerne des sous-régions de la Transylvanie.

11. Il s'agit d'un conflit entre les Forces Armées de Macédoine et l'Armée de Libération Nationale des Albanais.

mène en fait à remettre en question une conception des territoires comme des « aires culturelles » discrètes.

Des « aires culturelles » aux espaces de projet et d'action

La conception de la Transylvanie et des Balkans dans la construction du projet de *Provincia*, mais aussi dans d'autres constructions régionalistes, se base sur une relation de juxtaposition entre un territoire et une culture. Les idéologies nationalistes de l'État-nation s'appuient elles aussi sur le même schéma de pensée appliquant un principe de superposition entre un territoire – une culture – une nation.

Dans les deux types d'idéologie, nationaliste et régionaliste, apparaît l'idée d'une spécificité culturelle associée à un espace ou à un territoire. Autrement dit, ce qui se trouve à l'extérieur des frontières de cet espace ou territoire n'a plus culturellement les mêmes caractéristiques, ne relève plus de la même « culture ». Une telle conception a fait un long chemin également dans les sciences sociales. Sur le plan scientifique, c'est la notion d'« aire culturelle » qui a pleinement exprimé cette vision. Sans entrer ici dans une histoire de cette notion dans la pensée anthropologique et géographique¹², je mettrai en avant trois dimensions problématiques de cette pensée, que je discuterai en lien avec la Transylvanie et les Balkans.

Premièrement, l'idée d'une relation fusionnelle entre un territoire et une culture part du postulat qu'il existe des frontières fortes (voire immuables) du territoire. Cependant, l'analyse des zones frontalières est un exemple intéressant pour étudier les limites d'une telle conception. À partir de la Transylvanie, géographiquement aux marges des Balkans, cultures et territoires apparaissent comme des espaces négociés, aux contours flous, mobiles, dont les frontières se dessinent et se déplacent selon les usages que les individus font de ces catégories dans leurs jeux stratégiques et de différenciation dans la pratique sociale.

Ce qui est alors problématique est tout d'abord une certaine conception du territoire en tant qu'espace fermé, défini par des limites nettes. Michel Lussault (2007) distinguait entre la notion de « territoire », qui relèverait du principe de la continuité et de la contiguïté dans l'espace, et la notion de « réseau » qui se construirait plutôt à partir des principes de la discontinuité et de l'accident, de la connectivité des individus qui définissent et composent un espace mobile. Cette pensée en termes de réseaux plutôt que de territoires est intéressante à discuter pour la dynamique des formes d'expression de la Transylvanie et des Balkans à partir des pratiques des individus. Selon cette logique, la Transylvanie et les Balkans existeraient-ils au-delà ou en dehors de territoires géographiquement limités ? Pourrions-nous rencontrer la Transylvanie et les Balkans en Hongrie, en *Occident*, aux États-Unis ou ailleurs ? En Hongrie, à Budapest, la mise en scène muséographique de la Transylvanie (notamment au *Musée National Hongrois*), ainsi que dans des festivités urbaines comme le *Carnaval du Danube*, donnent à voir une incorporation symbolique à la Hongrie de ce « territoire perdu ». Les « poteaux funéraires » supposés d'origine transylvaine sicule devenus des symboles nationaux en Hongrie lors des rituels de réenterrement des héros nationaux

12. Pour une analyse plus détaillée de cette question voir V. Mihăilescu (2003) et B. Botea (2005).

après 1989 (Losonczy et Zempleni 1991) sont des signes de cette présence forte de la Transylvanie en Hongrie.

Il conviendrait alors de s'interroger sur ce que définiraient ces territoires si ce n'est pas une tradition culturelle enracinée dans un espace défini comme d'origine. La performativité de ces catégories à partir des pratiques mémorielles et de patrimonialisation ou bien leur usage en tant qu'*espaces à frontières* sont des mécanismes de production de ces espaces en dehors des territoires d'origine. C'est dans ce potentiel performatif en tant qu'*espaces à frontières* et dans les différents usages et pratiques des individus et des groupes autour de ces catégories (« Transylvanie », « Balkans », etc.) que doit être recherchée leur production, et non dans l'existence des éléments et des noyaux culturels qui caractériseraient ces espaces en dehors des actions situées.

Pour revenir à la notion de réseau, par rapport à celle de territoire, elle s'inscrit dans une approche plus dynamique de l'espace. Néanmoins, la logique des réseaux n'amène pas à la disparition des phénomènes de territoire et de territorialités, donc la notion de réseau ne peut pas complètement remplacer celle de territoire. Il serait ainsi plus intéressant de penser les territoires à partir de cette logique des réseaux, comme des formes de résistance ou de « repos », des formes temporaires du « chez soi », de construction des frontières, dans une réalité sociale et spatiale mouvante.

G. Deleuze et F. Guattari (1980) nous amènent à penser la complexité d'une notion comme celle de territoire qui, selon eux, comporte en elle-même le principe de dé-territorialisation. Les auteurs partent d'un exemple qui illustre bien cette idée. Un enfant se trouvant dans le noir, expression du chaos absolu, commence à tâtonner et parcourir l'espace qui l'environne, à dessiner un cercle à partir d'un point fixe, à construire ses repères, bref il construit un « territoire ». Mais une fois défini et tracé ce « chez soi », « on l'ouvre, on laisse entrer quelqu'un, on appelle quelqu'un, ou bien l'on va soi-même au-dehors, on s'élance (...). On s'élance, on risque une improvisation. Mais improviser, c'est rejoindre le Monde, ou se confondre avec lui » (Deleuze et Guattari 1980 : 382). La territorialisation peut ainsi être pensée comme l'*expérience* que l'on fait d'un espace, lors de laquelle à la fois on trace et on ouvre des frontières.

Dans l'analyse de la construction des territoires, il s'agit en outre de distinguer entre le territoire comme catégorie d'analyse et le territoire comme catégorie stratégique de la pratique ou du discours des individus. Cette distinction est présente aussi dans l'approche de la notion de culture, comme le montre par exemple Kevin Meethan (2003). Alors que l'analyse des territoires doit s'éloigner de toute perspective statique et essentialiste, les frontières de ces territoires étant éminemment floues et mouvantes, cela n'exclut pas la présence dans les discours et les pratiques des individus d'une conception figée et unitaire des territoires, ainsi que des thèmes comme l'autochtonie. Ces territoires dont les frontières peuvent paraître nettes et stables sont la projection des individus à des fins stratégiques d'identification et de différenciation sociale, de légitimation politique, etc.

Une seconde dimension problématique dans l'approche des « aires culturelles » est la conception de la culture sur laquelle cette pensée s'appuie. Comprise comme un ensemble donné de traits culturels, détenus par un groupe ou une société locale,

cette notion de culture a été forgée dans le champ de l'anthropologie mais elle a franchi les limites des sciences sociales pour se retrouver dans des récits individuels ou dans la sphère publique et politique, comme fondement des politiques culturelles et territoriales (à l'échelle locale, nationale, européenne, etc.). Cette conception de la culture part du postulat de l'existence d'une culture *déjà-là*, partagée en commun par tous les membres d'une communauté, et se prolonge par l'idée que cette cohérence culturelle fonderait aussi celle d'un espace ou d'un territoire. Cette conception se retrouve dans le renouvellement du discours sur la Transylvanie construite sur l'opposition avec les Balkans et à partir des idées de Huntington. Comme le notait Maria Todorova (2004), le choc est entre « civilisations » (comprises dans le sens de « cultures ») car celles-ci sont supposées avoir des caractéristiques qui leur sont propres et qui, selon un modèle organiciste de la culture, délimiteraient des entités claires et distinctes.

Ulf Hannerz (1993), parmi d'autres, a critiqué cette vision de la culture comme stock d'éléments que des individus possèdent en commun, une conception de la culture comme « sens partagé ». L'auteur proposait de l'aborder plutôt comme une « organisation de la diversité » soulignant son caractère dynamique et le fait que les individus ont tous affaire à d'autres personnes, à la diversité des compréhensions et des interprétations que les autres donnent du monde environnant dans une certaine situation. C'est dans ce contexte de relation et d'action, dans ces situations de « complexité culturelle » qui supposent un travail incessant de diversification des groupes et de déplacement des frontières culturelles ou sociales, que s'élabore sans cesse la culture, à travers un processus de négociation permanente. Au lieu de considérer ce partage culturel comme un fait *déjà là*, l'auteur proposait plutôt de le tenir pour problématique et de centrer l'attention sur le processus même de production de ce partage, jamais consensuel et figé. L'erreur est aussi de considérer le « partage culturel » uniquement dans un sens de possession en commun alors que le mot « partage » est à entendre dans un double sens : « ce qui sépare et exclut, d'un côté, ce qui fait participer, de l'autre. » (Rancière 1998 : 240).

Dans le cas de la Transylvanie, la construction de ce territoire s'appuie par excellence sur l'idée de « partage » compris dans ce double sens. L'existence des différentes lectures de la *Transylvanie* (des lectures ethnicisées, régionalistes) montre que cet espace n'est point consensuel, qu'il ne se construit pas à partir d'une possession en commun d'un univers d'idées et de croyances uniformisé. Ces lectures du territoire se construisent dans la relation réciproque : les lectures « roumaines » de la Transylvanie se produisent continuellement en opposition avec les lectures « hongroises » et inversement. Les unes n'existent pas sans les autres. Le projet territorial de *Provincia* est une réaction aux lectures nationalistes roumaines ou hongroises.

Synthétisant les dimensions problématiques que recouvre la conception des « aires culturelles », nous pouvons remarquer qu'elle relève plus largement d'une logique selon laquelle le social (la culture, l'espace, le territoire, l'identité, le groupe, etc.) est pensé à partir du principe de la « possession » : « ce que je possède, vous ne le possédez pas puisque ce qui est à moi n'est pas à vous ». Bruno Latour (2009), reprenant, Gabriel Tarde, met en avant les deux acceptions de la notion de possession et de propriété. Dans une première approche, la dimension spatiale est centrale, il

s'agit de concevoir les entités sociales comme des zones exclusives délimitées par des frontières nettes : « c'est à moi », « c'est à vous », « c'est à nous », etc. Les lectures nationalistes et régionalistes de la Transylvanie, la construction de ce territoire par *Provincia* et l'usage de la catégorie balkanique pour ce but, relèvent de ce premier sens de la possession.

Cependant, selon Tarde et Latour, il existerait un second sens de la propriété, une autre perspective qui introduit la dimension temporelle et le mouvement dans la pensée du social (de la culture, du territoire, etc.). Cela reviendrait à la formule suivante : « C'est à moi ! Mais attention ! Maintenant c'est à toi ». La métaphore de l'orchestre et la lecture d'une partition dans un travail d'orchestre sert à Latour pour illustrer cette conception du social qui a comme fondement la question du temps. Cette partition générale est partagée par tous et par chacun, à des moments différents. La baguette du chef d'orchestre signale aux violonistes que « c'est à eux de jouer », de même que l'actrice dans les coulisses, saisie d'un rappel à l'ordre, rentre en scène pour un moment en disant « Maintenant c'est à moi », scène d'où elle sortira quand ça ne sera plus « à elle », mais aux autres. Dans le premier sens, la propriété est située uniquement à l'intérieur de la zone exclusive. Dans le second sens, elle renvoie à une position qui nous situe à la fois *dehors* (dans la situation d'attente et de détente) et *dedans* (dans l'action proprement dite).

Cette position dynamique, à la fois *dedans* et *dehors*, est aussi celle que l'on retrouve dans la construction de l'espace transylvain ou balkanique. Comme j'ai tenté de le montrer ici, la Transylvanie est située dedans ou en dehors des Balkans, elle relève ou non de la « culture balkanique » selon les situations, selon les usages que mes interlocuteurs en font.

Cette perspective dynamique du social, qui dépasse l'unique compréhension du social selon le principe de la possession exclusive, nous amène aussi à sortir d'une perspective ontologique et dichotomique, celle qui est posée dans l'alternative entre « être balkanique » (logique du *dedans*) ou « ne pas l'être » (logique du *dehors*), pour privilégier une perspective situationnelle et pragmatique. Celle-ci a en son cœur la question de la temporalité et nous mène à définir l'espace transylvain ou balkanique en relation étroite avec un « horizon d'attente » (Koselleck 1990).

Les recherches sur la perception de l'espace balkanique en Macédoine, citées précédemment, vont dans cette même perspective. Neofotistos nous montre que la catégorie de « Balkans'Other within » pour la Macédoine est une catégorie intentionnelle. Elle change de signification lorsqu'il s'agit de la projection du pays par rapport au futur, une projection dans l'Union européenne. Ainsi, conclut l'auteur, le balkanisme ne devrait pas rendre compte uniquement de ce que constituent les *Balkans* et l'*Europe occidentale*, mais surtout de ce qu'investissent les individus dans la catégorie d'*Occident* par rapport aux *Balkans*, de ce que promet l'*Occident* aux *Balkans*. Dans le cas de la Roumanie et des initiatives de *Provincia*, on peut aisément constater que la mobilisation des catégories « Transylvanie » et « Balkans » est directement liée au contexte d'intégration européenne de la Roumanie, dans lequel la Transylvanie apparaît comme une « locomotive », se distinguant du reste du pays qui devient ainsi orientalisé et balkanisé. Ces catégories sont réactivées et prennent sens en lien avec un *projet*. La discussion autour du « transylvanisme », du

« balkanisme » et de l'« orientalisme » ne peut alors pas faire l'économie de cette dimension intentionnelle et de l'horizon d'attente.



Ce texte est parti d'une étude de la Transylvanie afin d'explorer les Balkans à ses marges géographiques et de montrer quelques mécanismes similaires dans la construction de ces deux espaces. Plutôt que des entités sociales et culturelles discrètes, la Transylvanie et les Balkans constituent des catégories performatives, et cette qualité performative s'appuie sur une construction historique de ces territoires comme des *espaces à frontières*. Ce potentiel de production de la différenciation sociale (culturelle, économique, politique) fait de ces espaces des opérateurs politiques, et cela dans un double sens. Ces catégories deviennent des opérateurs de pouvoir, dans le sens de la production des relations de domination, des négociations et des rapports de force, comme dans le cas de l'orientalisme interne pour la Transylvanie ou du « Balkans'Other within » pour la Macédoine. Ils permettent d'engendrer et d'articuler du collectif et des groupes.

L'analyse du renouvellement du discours sur la Transylvanie par le rappel à la catégorie de « Balkans » nous amène à mettre en question la construction de ces deux espaces en tant qu'« aires culturelles ».

Penser les notions de « transylvanisme », « balkanisme » ou « orientalisme » à partir de la dimension temporelle et pragmatique plutôt qu'essentialiste et culturaliste est l'idée principale qui se dégage de cette recherche.

Références citées

- ANDREESCU, Gabriel et Gustav MOLNAR (sous la dir. de), 1999. *Problema transilvana*. Iași : Polirom.
- ANTOHI, Sorin, 2002. « Romania and the Balkans. From geocultural bovarism to ethnic ontology », *Transit-Europäische Revue*, 21, Institut für die Wissenschaften vom Menschen, (http://archiv.iwm.at/index.php?option=com_content&task=view&id=235&Itemid=411).
- BAKIĆ-HAYDEN, Milica, 1995. "Nesting Orientalisms : the case of former Yugoslavia", *Slavic Review*, 54(4) : 917-931.
- BAKIĆ-HAYDEN, Milica et Robert M. HAYDEN, 1992. « Orientalist Variations on the Theme "Balkans": Symbolic Geographies in Yugoslav Cultural Politics », *Slavic Review*, 51 : 1-15.
- BOTEÀ, Bianca, 2005. *La Transylvanie entre coexistence et négociation sociale. Une approche anthropologique de la construction du territoire*. Thèse de doctorat. Lyon : Université Lumière Lyon 2.
- , (à paraître). *Se partager un territoire. Expériences de cohabitation et usages du passé en Transylvanie*. Paris : Petra.
- BRUBAKER, Rogers, Margit FEISCHMIDT, Jon FOX and Liana GRANCEA, 2006. *Nationalist Politics and Everyday Ethnicity in a Transylvanian Town*. Princetown-Oxford : Princeton University Press.
- DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI, 1980. *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille plateaux*. Paris : Éditions de Minuit.

- FEISCHMIDT, Margit, 2003. *Ethnizität als Konstruktion und Erfahrung. Symbolstreit und Alltagskultur im siebenbürgischen Cluj*. Münster-Hamburg-London : éd. Lit Verlag.
- GROZA, Octavian (éd.), 2003. *Teritorii (Scrieri, dez-scrieri)*. București : Paideia, Colectia Spatii Imaginate.
- HANNERZ, Ulf, 1993. *Cultural Complexity : Studies in the Social Organization of Meaning*. New York : Columbia University Press.
- KOTEK, Jöel (sous la dir.), 1996. *L'Europe et ses villes-frontières*. Bruxelles : Éditions Complexe.
- KOSELLECK, Reinhart, 1990. *Le futur passé : contribution à la sémantique des temps historiques*. Paris : EHESS.
- LATOUR, Bruno, 2011. « La société comme possession – la preuve par l'orchestre » in Didier Debaise, *Anthologie de la possession*. Dijon : Les Presses du réel.
- LAZAR, Marius, 2003. « Cluj-2003. « Metastaza ostentației. Ilustre în alb și negru din orașul tricolor » [La métastase de l'ostentation. Photographies en noir et blanc dans la ville tricolore], *Ideea*, 15 : 125-134.
- LOSONCZY, Anne-Marie et András Zémpleni, 1991. « Anthropologie de la "patrie": le patriotisme hongrois », *Terrain*, 17 : 29-38.
- LUSSAULT, Michel, 2007. *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*. Paris : Éditions du Seuil.
- MAGYARI-VINCZE, Enikő, 1997. *Antropologia politicii identitare*. Cluj-Napoca : EFES.
- MEETHAN, Kevin, 2003. « Mobile Cultures, Hybridity, Tourism and Cultural Change », *Journal of Tourism and Cultural Change*, 1 : 11-28.
- MIHĂILESCU, Vintilă, 2003. *Romanian Nation-Building. Prolegomena to a Critical Approach*. Sofia : Academic Nexus Project.
- NEOFOTISTOS, Vasiliki P., 2008. « "The Balkans' Other within" : Imaginings of the West in the Republic of Macedonia », *History and Anthropology*, 19(1) : 17-36.
- RAFFESTIN, Claude, 1982. « Remarques sur les notions d'espace, de territoire et de territorialité », *Espaces et sociétés*, 41 : 167-171.
- RANCIÈRE, Jacques, 1998. *Aux bords du politique*. Paris : Gallimard.
- SAÏD, Edward, 1978. *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*. Paris : Seuil.
- TODOROVA, Maria, 1997. *Imagining the Balkans*. New York-Oxford : Oxford University Press.
- , 2004. « What Is or Is There a Balkan Culture, and Do or Should the Balkans have a Regional Identity? », *South European and Black Sea Studies*, 4(1) : 175-185.
- TURDA, Marius, 2001. « Transylvania Revisited : Public Discourse and Historical Representation in Contemporary Romania » in Balazs Trencsenyi, Dragos Petrescu, Cristina Pestrescu, Constantin Iordachi, Zoltan Kantor (coord.), *Nation-Building and Contested Identities. Romanian and Hungarian Case Studies*. Budapest-Iași : Regio Books; Editura Polirom.
- ZARIFOPOL, Paul, 1988. *Incercari de precizie literară*. Timișoara : Editura Amarcord.